

À HOBART, UN MUSÉE QUI DÉ



PAR JOËLLE KUNTZ

Au sud-est de la Tasmanie, le Mona mélange les époques, les provenances et les genres. Visite d'une institution qui rêve d'ouvrir un satellite à Genève

► D'Europe, il faut une bonne vingtaine d'heures d'avion pour accéder à la dernière sensation du monde de l'art, le Mona (Museum of Old and New Art). Le voyage mène à Hobart, capitale de la Tasmanie, l'ancien goulag de l'Empire britannique suspendu comme une goutte sous le continent australien. Là, dans un quartier périphérique plutôt pauvre, s'est ouvert en 2011 un musée qui défie les codes culturels savants attachés aux institutions muséales. Le Mona ne tranche pas entre ce qui serait de l'art et ce qui n'en serait pas; il mélange les époques artistiques, les provenances géographiques, les catégories ou les genres d'expression. Le moderne et l'ancien, le grave et le comique, les objets rudimentaires et les installations sophistiquées se côtoient dans une concélébration de la vie.

Le maître des cérémonies, David Walsh, engloutit sa fortune à la démonstration de l'inexistence de l'art en tant que tel. Pour lui, l'art est de l'ordre de la biologie plutôt

que de la culture. En darwinien émérite, il affirme que les artistes participent sans le savoir au grand jeu de la reproduction, peignant, sculptant, dansant ou écrivant pour plaire, séduire et embrasser, partout et tout le temps depuis le début des temps. L'histoire de l'art, c'est donc l'histoire de l'amour dans sa grandeur, sa trivialité et toutes ses cruautés jusqu'à la dernière, la mort. Sa collection contient d'ailleurs des moulages en plâtre des vulves de ses amantes passées et disparues.

«DISNEYLAND POUR ADULTES»

Quand un scientifique met les pieds dans l'univers culte des musées d'art, voilà ce que ça donne: une sécession. Le Mona, selon son créateur, est «un Disneyland pour adultes», un endroit de découverte, de récréation et de spéculation en même temps. Dans l'antré labyrinthique construit à Hobart par l'architecte grec Nonda Katsalidis, les visiteurs sont invités à éprouver les sensations de l'inconnu et de la surprise, choc culturel compris. L'architecture intérieure du bâtiment concourt à l'aventure: un escalier initiatique descend en colimaçon vers les espaces aveugles d'exposition sur trois étages en sous-sol; de hautes parois de grès percées d'ouver-

tures protègent l'accès aux œuvres, comme dans le mythe de l'arche perdue; il n'y a pas de fléchage, banni pour autoritarisme. Les cartels, coupables de détournement d'attention, sont éliminés. Ils sont remplacés par un iPod individuel chargé de toutes les explications, commentaires et images consultables à volonté sur place ou plus tard puisque l'engin enregistre la visite et la renvoie sur le portable des visiteurs.

La collection est faite des centaines d'œuvres personnelles de Walsh acquises au fur et à mesure de ses gains et de ses voyages, et d'emprunts selon ses besoins. Il y a de tout: la porte décorée d'un palais yoruba, le triptyque d'une *Vierge à l'Enfant* du XV^e siècle, les pointes de flèches préhistoriques, les momies égyptiennes aussi bien que les *Abyss* de Thomas Huber, une *Chute d'étoile* de Anselme Kiefer, une peinture collage de Thomas Hirschhorn tirée de sa série *Tatoo*, ou encore, parmi les nombreuses œuvres contemporaines, le jet de sperme de *My Lonesome Cowboy*, de Takashi Murakami. Comme en exergue, le *Rainbow Snake* de l'artiste australien Sydney Nolan reprend l'un des thèmes de l'art aborigène, le serpent arc-en-ciel, avec une fresque murale de 1620 petits panneaux peints, hommage à une civilisation autochtone dévastée.

Le tout est couronné, sur le parvis du musée, par une installation lumineuse hypnotique de James Turrell, *Amarna*, «le genre de chose que Dieu ferait s'il décidait de construire un belvédère», assure David Walsh.

ENTRE ATTRAIT ET RÉPULSION

Les expositions temporaires illustrent la démarche. Celle qui s'est terminée au début de l'été, *On the origine of Art*, cherchait à vérifier l'hypothèse du caractère évolutionniste des sensations artistiques. «J'ai créé un cadre pour se poser d'intéressantes questions comme «pourquoi faisons-nous de l'art», dit Walsh. Il ne prétend pas avoir une réponse. Mais pour la trouver, il a choisi des curateurs extérieurs aux réseaux de la culture et sensibles aux préoccupations scientifiques. Ceux-ci ont trouvé les artistes engagés sur cette piste. L'Allemande Heide Hatry par exemple. Sa série *Not a Rose* (2007) explore l'attraction humaine pour les fleurs, qui sont promesses du fruit. Les fleurs délicates et plaisantes qu'elle montre sous la forme de photos apparemment réalistes sont constituées de parties d'estomac de taureau, de langue de canard ou cordes vocales de poulet. Qu'est-ce que ça fait de le savoir? Le dégoût remplace-t-il l'admira-

Inauguré en 2011, le Mona est situé dans un quartier périphérique plutôt pauvre de Hobart, capitale de la Tasmanie.

(MONA/RÉMI CHAUVIN)

mencé par des signes humains dans le désert, longtemps ignorés comme art.

Pour la nouvelle exposition inaugurée en juin, la rencontre du Mona et de James Brett était comme écrite. Le fondateur du Museum of Everything partage avec celui du Mona une vision de l'art qui bouscule elle aussi les frontières, les genres et les âges. De leurs cogitations communes est né un nouvel épisode de la théorie de l'art spontané. Sont maintenant posés à Hobart, après Moscou, Venise ou Paris, deux mille objets divers et variés d'une centaine d'artistes inconnus ou connus réunis par la conviction d'un dénommé Brett que le passé et l'avenir de l'art n'appartiennent pas aux académies.

La brèche ouverte par Jean-Hubert Martin en 2007 à Venise avec son exposition *Art Tempo (Where Time Becomes Art)* continue ainsi de s'élargir. Le bric-à-brac d'objets expulsés du Musée quand celui-ci a été séparé de la science et de la nature retrouve la place qu'il tenait dans les cabinets de savants avant le XIX^e siècle. Le Genevois Olivier Varenne, directeur de collection et curateur du Mona, joue dans l'aventure le rôle d'intermédiaire, amenant Walsh chez les artistes et les artistes à Hobart. Il projette d'ouvrir bientôt un satellite du Mona à Genève. ■

tion? Que devient la notion de beauté dans le chaos des perceptions?

Plus de 230 objets, de 35 pays, couvrant les millénaires et les cultures, étaient convoqués pour visualiser l'énigme. Insolites comme les pierres de la gare d'Hiroshima, familiers comme le scarabée des pharaons égyptiens ou scandaleux comme la fameuse machine à caca, *Cloaca*, de l'artiste belge Wim Delvoye, remplie deux fois par jour pour un excrément à 16 heures, ils brouillaient les pulsions simples – attrait ou répulsion – que Walsh soumet au questionnement. Il n'est pas banal que cette recherche prenne la forme d'un cabinet de curiosités dans cette Australie où l'art a com-